

L'ENTRETIEN DU MOIS

« Les Bretons immigrés, ces "parias" de Paris... »

L'ancien maître d'école a écrit un "monument" de l'émigration bretonne...

● **Un ouvrage érudit, qui se lit comme un roman!**

● **Les Bretons, peuple de diaspora: les raisons de l'exil...**

● **L'historien se fait conteur émouvant...**

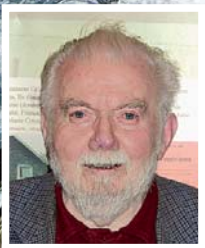
● **Quand pauvreté ou misère condamnait les gens de la terre au départ...**

● **« Il parlait de la Bretagne en disant toujours "Ma Bro"! »**

● **« La Bretagne constitue en France, non un Etat, mais une nation... »**

● **« C'est la redécouverte de sa dignité qui a permis au Breton de se ressourcer... »**

● **« Il faut donner corps à la Région Bretagne... »**



Un entretien avec M. Marcel Le Moal

« Quand j'étais à l'école à Plounévez-Quintin, mon instituteur – qui n'était pas un «hussard de la République» mais un fils de paysan du village – ne disait pas un mot sur l'histoire de la Bretagne !

L'école en Bretagne a joué un rôle de coercition, et je dirais même d'abrutissement, en combattant la culture bretonne, et la langue bretonne en particulier... », nous a confié M. Le Moal.

Personnage attachant, le «vieux maître d'école» a la jeunesse d'un esprit curieux et industrieux et le verbe aussi élégant que la plume : le lire et l'entendre est un plaisir littéraire où se mêlent avec bonheur l'ancien et le moderne...

Ce « conteur d'histoire » – il préfère ce titre à celui d'historien, à ses yeux immérité – est en outre habité par un fin humour et une grande humanité qui sèment de savoureuses et subtiles notes dans la partition de ses propos, volontiers abondants quand la musique des mots et le flot de l'érudition l'emportent au gré d'une pensée cependant précise et méthodique...

Féru d'histoire – bretonne – ce Rostrenois a publié en

2013, aux éditions Coop Breizh, un remarquable ouvrage sur « L'Émigration bretonne » à travers les âges. Une étude fouillée où l'information, la réflexion et l'analyse le disputent à l'anecdote pour offrir une lecture aussi facile et passionnante qu'un roman.

Il est vrai que l'auteur – fils d'émigrés bretons en région parisienne – laisse là parler son cœur d'ancien émigré breton autant que son regard de chercheur autodidacte. L'interview qui suit est à l'image du livre, savoureux et savant... et parfois émouvant :

■ **Voudriez-vous vous présenter brièvement ?**

« Je suis enseignant en retraite, instituteur en retraite – « maître d'école » serais-je même tenté de dire, car je suis attaché à ce titre qui est un peu désuet aujourd'hui... »

J'ai effectué plusieurs années de carrière dans une petite commune des Yvelines, où l'on ne se sentait pas du tout dans cette grande Ile-de-France cernée de toutes parts par les concentrations et les préoccupations urbaines, mais où la vie était celle d'un village.

Puis j'ai quitté ce poste pour prendre une direction d'établissement plus important à Sartrouville, où la situation était tout autre : ville d'immigration, qui fait réfléchir et ouvre des voies de compréhension sur ce que fut le sort des Bretons à partir du milieu du 19^e siècle jusqu'au milieu du 20^e, mais surtout avant 1914.

Ma famille était originaire du Centre-Bretagne : mon père était né à Maël-Pestivien, ma mère à Botcanou, à St-Michel en Glomel, et nous y sommes restés attachés.

J'y suis venu au cours des douze premières années de ma vie, pour des raisons familiales : mes parents m'avaient confié à un oncle et une tante qui tenaient une petite ferme à Plounévez-Quintin, où j'ai gardé quelques relations...

Mes origines sont donc bien bretonnes, et je dis parfois que je suis un « Beur-Breton », puisque mes parents étaient des émigrés bretons.

Ma mère – et ses 4 sœurs – ont connu le sort de toutes ces jeunes filles qui étaient placées comme « petite bonne » à Paris ; elle, c'était à Versailles...

Mon père, après avoir connu les champs de bataille de la Guerre 14-18, dont le Chemin des Dames – il était de la classe 15 – et avoir été fait prisonnier, s'était dit à la démobilisation que la ferme familiale de Maël-Pestivien n'aurait plus besoin de lui. Les frères avaient pris la place. Il est resté en région parisienne, et lui qui ne connaissait que le travail de la terre, a trouvé un emploi de « terrassier-poseur de bois » dans une société qui travaillait pour le Métropolitain de Paris... »

■ **Vous avez écrit un remarquable ouvrage sur l'Émigration bretonne, préfacé par Gilles Servat et paru aux éditions Coop Breizh... Comment et pourquoi l'ancien instituteur francilien que vous êtes en est-il venu à s'intéresser à ce point aux Bretons de la diaspora ?**

« C'est en venant m'installer en Bretagne, pour ma retraite, que j'ai découvert cet aspect de l'histoire bretonne. Or, je suis un peu originaire de cette diaspora... Mais j'avais un peu oublié ce monde, ce passé du Breton, dont on ne parlait guère – vous l'imaginez bien – à l'École normale !

Ma famille non plus n'avait pas été très attirée par les mouvements bretons, qu'ils aient été culturels ou a fortiori séparatistes ou autres...

J'ai donc découvert ici, en revenant en Bretagne, ce passé. J'ai été conduit à faire des recherches sur l'histoire de la Bretagne, et j'ai alors aussi découvert que même à l'époque de mes douze premières années de vie bretonne, avant mon départ en région parisienne, on ne savait pas grand-chose sur cette histoire. Et j'ai constaté que la plupart de ceux qui étaient restés faire leur carrière en Bretagne n'en savaient pas beaucoup plus que moi !

Je me suis dit qu'il y avait là quelque chose d'anormal : la Bretagne a eu une histoire – que j'ai commencé à découvrir dans les livres – mais on ne nous en avait jamais parlé !

En particulier donc, je me suis intéressé à cet aspect de l'histoire bretonne en entendant parler, dans notre pays, des problèmes de l'immigration.

Je me suis dit que nos Bretons étaient en plein cœur de ces questions, mais que – me semblait-il – l'on n'avait ni observé ni tiré de leçon de ce qu'ils avaient vécu...

J'avais connu, en enseignant en région parisienne, ces populations d'immigrés portugais que j'avais vues arriver même dans mon village des Yvelines, et habiter dans de vieilles maisons délabrées. Et j'imaginai assez que leur situation devait ressembler à celle de nos premiers Bretons émigrés à Paris : mêmes difficultés à vivre, même manque de compétence professionnelle pour la ville, une langue « étrangère » mal maîtrisée, ce qui rendait l'intégration difficile.

Et je ne parle pas de l'intégration des populations venues d'Afrique du Nord qui était un autre problème, que j'ai aussi connu...

Tout cela fut pour moi un premier contact avec le monde de l'émigration, que j'ai retrouvé plus tard en m'intéressant à l'histoire bretonne. »

■ Le sujet est vaste, la tâche était immense... Imaginez-vous au départ la somme de travail que cette entreprise allait représenter ? Si c'était à refaire, vous lanceriez-vous à nouveau dans cette « aventure » ?

« J'ai dit et écrit qu'il m'arrivait de poser la plume – car j'écrivais toujours à la plume, même si ce n'est plus la « Sergent Major » – en me demandant où j'allais aboutir !

Je suis en fait parti un peu à l'aventure, en commençant par la période la plus lointaine : l'installation des premiers Bretons en Armorique, les invasions Vikings... et ainsi de suite.

Et je me suis aperçu, chemin faisant, que je ne parvenais toujours pas à atteindre cette période qui m'était chère, celle des Bretons de Paris. Je rencontrais sans cesse des choses nouvelles !

J'ai mesuré l'immensité de la tâche, et je m'inquiétais, tant l'histoire des Bretons émigrés est vaste, entre ceux dont j'avais entendu mon oncle et ma tante de Plounevez-Quintin parler le soir à la veillée, et tous ceux dont j'avais lu les aventures dans des livres...

En réalité, tout a commencé par la rédaction d'un article qui m'était venu à l'esprit en entendant ces débats sur l'immigration et l'identité française... Article qui n'est jamais paru, puisque je ne l'ai jamais donné à personne.

Mais il est devenu un livre ! »

■ Qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

« Le plus difficile est d'élaguer ! L'on a tendance à écrire beaucoup, une idée en amenant une autre, un nouveau sujet surgissant auquel on se dit qu'il faut absolument accorder quelques pages... de sorte que l'on finit par en mettre beaucoup trop.

J'ai bien dû supprimer le quart des pages écrites, qui sont carrément parties à la corbeille, ou dont l'éditeur, ou des amis, m'ont fait remarquer qu'elles n'avaient pas grand-chose à voir directement avec le sujet.

Erwan Chartier, mon éditeur (Coop Breizh) a aussi, et au contraire, su attirer mon attention sur des faits que j'avais

oubliés ou ignorés, comme ces Bretons de Limoges venus s'installer en Limousin après qu'un Duc de Bretagne s'en fut là-bas retrouvé sa fiancée, vicomtesse de Limoges, l'eut épousée et eut découvert le pays... »

■ Avez-vous parfois été tenté de renoncer ?

« Non, même si cette « plaisanterie » a quand même duré 5 ans ! Avec des abandons momentanés, avant de me remettre à l'ouvrage, et d'autres moments où j'étais préoccupé par la sortie de mon livre précédent, paru en 2008, chez Coop Breizh également : « De la Cornouaille à Jérusalem, l'épopée d'Alain Fergent duc de Bretagne ».

■ Cet épais ouvrage, qui dresse une vaste fresque historique de l'émigration bretonne, se lit comme un roman, grâce à une judicieuse alternance d'informations, d'analyses et d'anecdotes, qui laissent une large place à l'aspect humain des choses... Quelle a été, dans la confection de ces pages, votre ligne rédactionnelle ?

« Je ne me considère nullement comme un historien, n'ayant pas suivi de formation universitaire rigoureuse en ce domaine. Je pensais donc qu'il valait mieux en rester à ce que je pensais être dans mes aptitudes, c'est-à-dire un « conteur d'histoire » selon la jolie formule trouvée par une amie qui était venue m'interviewer... Je préfère raconter l'histoire, plutôt que prétendre l'analyser, même si je le fais un peu, à la mesure de mes moyens. Mais d'autres le font de façon bien plus brillante et approfondie ; encore que l'histoire de l'émigration bretonne n'ait pas vraiment intéressé grand monde ! Il existe beaucoup d'articles, de récits, de controverses et de disputes, mais très peu de livres... »

■ Ce travail vous a tout récemment valu de recevoir le « prix des écrivains bretons ». Voudriez-vous nous dire quelques mots sur ce qu'est ce prix littéraire ?

« Il a été créé par l'Association des Écrivains Bretons et récompense chaque année plusieurs écrivains, avec plusieurs catégories de prix : romans écrits en français, ouvrages en langue bretonne, en gallo ; poésie ; histoire de la Bretagne...

C'est ce dernier prix que j'ai reçu. Il porte le nom de « prix Pierre Mocaer », du nom d'un militant breton, écrivain et fondateur d'un parti politique peu connu, conseiller général d'Ouessant, défenseur de la cause du breton et de la vie « îlienne » au sein du Conseil général du Finistère.

Un concours de circonstances a voulu qu'on me conseille de faire acte de candidature. Je l'ai fait et ai eu la surprise de voir qu'un jury avait décidé de me donner ce prix ! »

■ Se le voir décerner dès un deuxième livre, n'est-ce pas une vraie consécration ? Comment le ressentez-vous ?

« J'y suis très sensible... C'est au moins la preuve qu'un certain nombre de personnes autres que soi s'intéressent à ce que l'on fait.

Mais ce fut une réelle et agréable surprise ! J'avais déjà été très flatté de me trouver parmi les trois écrivains sélectionnés à l'issue du premier tri. Mais je ne voulais pas croire qu'il m'était possible de terminer premier... »

■ Avant de revenir sur l'épopée de ces Bretons qui ont « peuplé les mers » selon l'expression d'Irène Frain, évoquons également ce métier d'instituteur que vous avez exercé pendant plusieurs décennies : quels en sont vos meilleurs souvenirs ?

« Il y en a beaucoup, mais la plupart datent de cette époque où j'enseignais dans cette petite école de Rolleboise, aux confins des Yvelines et de l'Eure.

Le souvenir le plus émouvant est sans doute celui du Certificat d'Études ; premier diplôme – et souvent dernier – que passaient beaucoup d'enfants du peuple. Il était alors perçu comme la grande affaire de leur vie... plus encore

pour les parents, d'ailleurs, que pour les enfants eux-mêmes! Et pour les enseignants de même, car il y avait dans les cantons une certaine émulation: le nombre de reçus dans l'école comptait beaucoup, et le fait d'avoir le premier du canton était une consécration! »

■ **Et les moins agréables ?**

« Il y en a beaucoup aussi, et principalement la difficulté du métier, la détérioration lente et progressive de la considération qu'on pouvait avoir pour les études et pour ceux qui en assuraient le service. »

■ **Entre l'école de vos jeunes années d'enseignant, et celle que vous avez connue en fin de carrière, l'évolution a été considérable... Quelles impressions et réflexions celle-ci vous laisse-t-elle ? Quel regard portez-vous sur l'école d'aujourd'hui : pédagogie, élèves, parents, enseignants, système scolaire... ?**

« Je ne me sens pas le droit d'émettre des jugements définitifs sur quelque chose que j'ai vu évoluer... Mais je déplore que l'on ait inclus dans l'enseignement un tas de choses accessoires: dès qu'un problème surgit dans la société, pour l'apprentissage de la vie, on en charge l'école.

Il faudrait ainsi qu'elle enseigne l'art d'être citoyen, le permis de conduire... et mille choses pour lesquelles elle n'est pas faite, au détriment de ce pour quoi elle a été créée: d'abord apprendre à lire, écrire, compter... et j'y ajouterais: réfléchir; ce à quoi elle était destinée dans l'esprit de ses fondateurs tels que Jules Ferry: acquérir la faculté d'exercer ses compétences de citoyen, de comprendre, d'analyser, de penser...

Je passe sur les activités administratives, que j'ai connues en tant que directeur d'une école de 19 classes, en fin de carrière. Il fallait faire tout un tas de choses, au détriment des fondamentaux.

Je pense qu'il faudrait aujourd'hui un retour aux fondamentaux, ce qui ne veut pas dire une régression, car des progrès ont aussi été réalisés. Il faudrait assurer aux enfants des bases solides... Comment un enfant qui sort de l'école sans savoir lire et écrire – et il y en a de plus en plus – pourrait-il poursuivre des études et réussir dans la vie au sein de notre société ? »

■ **« Entre les Bretons et l'émigration, il existe un lien à la fois historique et intime... » écrivez-vous en introduction de l'avant-propos de votre livre. La géographie... le bruit des flots... l'horizon maritime sans limites... ont-ils une influence sur l'âme bretonne et sur cette propension à l'aventure ? Les Bretons ont-ils le voyage, le départ « dans leurs gènes » ? Autrement dit : les raisons qui ont fait d'eux de grands voyageurs sont-elles d'abord économiques, culturelles, « mentales »... ?**

« Le sujet est à la fois vaste et divers! Il y a plusieurs émigrations bretonnes: la situation n'est pas du tout la même pour les érudits bretons qui au Moyen Âge émigrent à Chartres ou à Paris, à la Sorbonne en particulier, avec tout leur savoir afin de l'enrichir encore, et pour le pauvre paysan breton qui est obligé de quitter son village sans aucun bagage, ni intellectuel ni matériel... »

J'ai longuement signalé ces différences dans mon livre, et nous ne pouvons les décrire dans le cadre d'un interview, mais si l'on s'en tient à la population bretonne rurale ou artisanale – car il ne faut pas oublier cette dernière – on peut observer deux motivations, deux causes principales pour ce choix de l'exil:

– L'une est économique; l'autre démographique: la phénoménale croissance des familles. Il y a souvent des familles à 8 enfants ou plus, avec une naissance annuelle, et celles à 12, 15 voire 18 enfants ne sont pas rares.

Ces gens souvent issus d'un milieu modeste, travaillant sur un lopin de terre ou dans un cadre artisanal réduit, ne

pouvaient pas donner une activité à tous ces enfants. Il fallait donc bien partir...

« *Nous n'étions pas des bécassines !... »*

Le très beau film « Nous n'étions pas des Bécassines » a très bien raconté tout cela. Dans celui-ci, une de ces Bretonnes émigrées à Paris dit comment sa maman la regardait, elle, jeune fille de 14-15 ans, en hochant la tête et disant:

« C'est que, si ça rapporte pas beaucoup, ça mange à cet âge-là !... » Voilà le drame de ces familles...

Et le sort de toutes ces jeunes femmes était d'aller exercer le seul métier qui était à leur portée, et que l'on nommait à cette époque par dérision: « Bonne à tout faire ». Ce fut le sort de ma mère et de ses quatre sœurs... et de presque tout leur village de Botcanou, comme de partout ailleurs.

Avant cela, la première émigration a été intérieure à la Bretagne: on allait vers la côte et les villes, remplir des emplois modestes... Une émigration essentiellement saisonnière.

Le pays du Méné, à l'Est de Loudéac – région particulièrement pauvre – a aussi vu des migrations saisonnières massives vers la Beauce, la Vendée, Jersey... Le travail était très dur, les conditions de vie difficiles, la promiscuité pénible. Certains de ces hommes livrés à eux-mêmes, loin de chez eux, se mettaient à boire...

Un « marché » de la misère...

Il s'est aussi ouvert à ces époques un véritable marché: celui de l'allaitement. Ces dames de la bourgeoisie et de l'aristocratie, souhaitaient que leurs enfants soient allaités au lait maternel par des nourrices. Le pays du Méné a été d'une rare prolixité en ce domaine.

Mais il faut aussi bien se dire que pour la plupart d'entre elles, hormis la rupture d'avec leur famille, la vie était dorée dans une maison bourgeoise par rapport à la misère matérielle qu'elles connaissaient dans un pennti au sol de terre battue où l'on cuisinait dans la cheminée...

Le drame était pour leurs propres enfants, qu'elles quittaient 3 ou 4 jours après la naissance pour aller allaiter l'enfant d'une autre à Paris ou ailleurs, grâce à des systèmes de recrutement, et même des agences avec pignon sur rue, comme à Saint-Carreuc... Leur propre bébé était nourri à la bouillie, parfois avec du cidre dans le biberon. Et la famille était laissée à elle-même...

Des médecins de la région de Loudéac se sont émus du sort de ces enfants, et le sous-préfet a fini par demander que les nourrices produisent un certificat attestant que l'enfant qu'elles laissaient était au moins âgé de 3 ou 4 mois...

Mais ces femmes gagnaient souvent ainsi le double du meilleur saisonnier agricole, donc de leur mari.

Beaucoup de ces hommes finissaient par chercher du travail en lien avec la terre – tel que jardinier – ou entraient dans le prolétariat urbain...

Le Métro de Paris doit ainsi beaucoup aux ouvriers bretons, même s'il ne faut pas tomber dans la méthode soviétique qui faisait de « Popov » le génial inventeur de toute chose! »

■ **Quels aspects de cette émigration bretonne – ne devrait-on pas plutôt dire ces émigrations, tant elles sont diverses ? – vous ont frappé le plus ?**

« Celles que l'on ne choisissait pas, qui étaient imposées, en quelque sorte, par la pauvreté... Ces paysans dont la vie à la ferme était très difficile. Ils avaient très peu de revenus. Leurs méthodes de travail en étaient pratiquement restées au niveau de celles du Moyen Âge et ne généraient que des profits très limités... »

D'autres émigrations misérables ont eu lieu plus loin dans l'histoire: au temps de Philippe Auguste, les Parisiens se gaussaient à la lecture d'un fabliau intitulé « Privilège aux Bretons », qui racontait l'histoire de ces Bretons dont le

triste « privilège » était de vider les latrines de la capitale du royaume de France...

Bien sûr, on trouvait aussi à Paris des Bretons opulents qui payaient l'impôt, le fouage... Quand la famille des Ducs de Rohan venait à la Cour du roi, leur sort d'immigrés était enviable !

Mais ces malheureux Bretons qui vidaient les latrines n'avaient même pas de toit. Ils dormaient dans les latrines qu'ils étaient chargés de vider ! »

■ **Lesquelles vous ont particulièrement ému ?**

« Il y en a beaucoup ! L'abbé Cadic, fondateur de la paroisse bretonne de Paris, qui s'est beaucoup intéressé au sort de ces Bretons immigrés, a écrit : « Ce sont les parias de Paris... » Tout était bon pour eux, les tâches les plus viles et les plus délétables leur étaient laissées... Les descriptions de l'abbé Cadic, mais aussi celles d'ouvriers de St-Denis sont poignantes.

Par exemple, cet ouvrier – Jules Trémel – qui raconte que dans le café qu'il fréquentait, non loin d'une teinturerie, on reconnaissait la place de chaque ouvrier sur les bancs à la couleur qui la marquait : celle de la teinture dont ses vêtements étaient imprégnés. Celle de la teinture avec laquelle il travaillait à l'usine ! Et chaque ouvrier s'asseyait toujours à sa place marquée par « sa couleur ». Et les mêmes couleurs se retrouvaient dans les poumons de ces ouvriers, qui ne vivaient pas vieux...

Ce Jules Trémel, par exemple, était le fils d'un sabotier de la région de Plussulien. La famille était pauvre. Sa mère tenait dans le bourg une petite épicerie-buvette. Elle est décédée, usée et malade probablement.

Jules, le fils aîné, a décidé de partir espérant gagner assez à Paris pour envoyer quelque argent à la famille. Il a trouvé un emploi aux chemins de fer à St-Denis, et y a fait une assez belle carrière, s'est inscrit à un « groupe socialiste » – comme on le disait alors – a été élu au conseil municipal, adjoint au maire...

Et les Bretons de St-Denis aimaient particulièrement venir lui porter leurs revendications – légitimement fort nombreuses – parce qu'ils pouvaient les lui exposer en breton, à lui qui parlait de la Bretagne en disant toujours « Ma Bro » ! »

■ **Les Bretons sont-ils vraiment un peuple d'émigration, de voyageurs, « hors pair », plus que ne le sont les Irlandais, par exemple ? Sont-ils des émigrants d'un type particulier ?**

« Je ne suis pas sûr que les Bretons soient un peuple migrateur, même si on a pu l'affirmer – car cela a souvent davantage été la conséquence d'une nécessité que d'une vocation.

C'est d'ailleurs pourquoi il faut bien distinguer les grands voyageurs que sont les marins bretons, les gens de la côte, des terriens. Les gens de la côte étaient marins d'abord, et se reconnaissaient dans tous les ports à leur démarche, leur tenue, leurs propos...

Jusque relativement récemment, les Bretons de l'intérieur, du Centre-Bretagne, n'avaient bien souvent jamais vu la mer et un port de leur vie !

Ce sont généralement les Bretons marins qui ont « peuplé les mers » : corsaires, aventuriers, boucaniers, explorateurs... Ce sont eux qui ressentaient l'appel du large, et qui faisaient ce qu'ils savaient faire, tout simplement : prendre la mer. C'étaient des gens soumis à la conscription maritime, habitués à la vie maritime : pêcheurs, marins de commerce ou de la Royale... Et on les rencontre de Brest à Nice, Dunkerque ou Toulon et Bayonne. Comme il y a eu une émigration de paysans, il y a eu une émigration de pêcheurs, cherchant du travail dans les ports du pays, au point que l'on a pu dire que sans les Bretons, des ports comme la Rochelle n'auraient pas connu une telle prospérité... Les marins bretons ne redoutaient pas de prendre le large, ni le grand large !

Mais parmi les sources d'émigration bretonne, il faudrait aussi mentionner « l'industrie » des toiles – si réputées dans toute l'Europe qu'on appelait ces toiles des « Bretagne » – et celle de la métallurgie. Le déclin de ces industries a engendré une émigration économique : des gens devenaient chiffonniers, dont certains allaient battre les campagnes jusqu'en Normandie ou dans la Creuse... D'autres sont – hélas – allés grossir les rangs déjà très fournis des mendiants. »

■ **La Bretagne demeure-t-elle aujourd'hui une terre d'émigration ? Qui part ? Pourquoi ? Et pour où ?**

« Les choses ont beaucoup changé. On ne peut guère plus parler aujourd'hui d'émigration. Des Bretons vont s'installer un peu partout, par exemple pour installer une crêperie à Tokyo ou ailleurs. Mais c'est une émigration – une mobilité – choisie, et qui n'est pas spécifiquement bretonne.

L'émigration forcée, contrainte, a cessé avec l'entrée dans la deuxième moitié du XX^e siècle. 1950 a été un tournant : la Bretagne a connu une évolution phénoménale, faisant plus que rattraper son retard économique, et autre. Regardez l'instruction. Les Bretons sont devenus les champions de l'instruction scolaire. L'académie de Rennes a les meilleurs résultats du pays...

L'émigration n'est plus une nécessité, du moins à l'échelle d'autrefois. Ni plus que dans d'autres régions rurales. »

■ **Comment l'enseignant que vous êtes considère-t-il la place faite à l'histoire de la Bretagne dans les programmes scolaires ?**

« Elle est presque inexistante, même si les choses s'améliorent un peu.

Quand j'étais à l'école à Plounévez-Quintin, mon instituteur – qui n'était pas un « hussard de la République » mais un fils de paysan du village – ne disait pas un mot sur l'histoire de la Bretagne !

L'école en Bretagne a joué un rôle de coercition, et je dirais même d'abrutissement, en combattant la culture bretonne, et la langue bretonne en particulier.

Je ne dis pas qu'il aurait fallu en rester au parler du seul breton. Mais l'on a récemment découvert les bienfaits du bilinguisme, alors que pendant des décennies, l'on a combattu, détruit, démolit la langue bretonne, et pour ce faire avili des gens en leur interdisant l'usage de leur langue maternelle ! »

■ **Le retour au pays a-t-il été facile pour vous ?**

« Pour moi, oui, mais ce n'est pas toujours le cas pour tout le monde ! Je revenais en vacances en Bretagne et y avais gardé des contacts.

Peut-être ai-je ressenti quelques réticences quand je me suis engagé dans des activités politiques, sans avoir la moindre prétention d'apprendre aux Bretons à militer, car observant leur comportement en ce domaine, j'avais vu combien ils savaient se battre pour défendre leurs idées... Ils le font parfois même un peu violemment. Mais c'est souvent alors qu'on est venu les provoquer !

Mais c'est vrai, certains ont eu plus de mal que moi. Combien de Bretons émigrés se font interpellés par « Hé, toi le Breton... » à Paris ; et par « Hé, toi le Parisien... » en Bretagne !

Etre ainsi de nulle part est un déracinement un peu douloureux à vivre. Il ne faut pas dramatiser, mais ce peut parfois être cause de troubles psychologiques, voire plus... Certains en ont cherché des refuges, dans l'alcool par exemple... »

■ **Qu'est-ce qui vous a frappé le plus en retrouvant la terre de vos pères ?**

« Ce n'est guère au retour que des choses m'ont frappé, mais davantage à l'époque où nous revenions en vacances. Je me souviens de ce moment où, venant de Paris et

sortant du train de bon matin à St-Brieuc, nous prenions le car en direction de Rostrenen : à partir de Corlay, on commençait à entendre les gens s'interpeller, parler haut et fort, avec des intonations familières – et en breton... Alors nous nous savions vraiment revenus au pays !

Bien sûr, l'évolution de la Bretagne entre 1950 et 1970 a été très frappante pour ceux qui revenaient. Les différences entre les citadins et les ruraux se sont estompées. Tous avaient les mêmes connaissances, les mêmes modes, les mêmes publicités, la même télévision – que je n'appellerais pas formatrice mais « formative » des esprits, au sens du mot formater... »

■ **Breton de l'émigration vous-même, quel Breton vous sentez-vous être aujourd'hui ?**

« Je suis très attaché à certaines valeurs, et en particulier à la culture bretonne, que j'avoue avoir découverte principalement à mon retour. C'est la redécouverte de sa dignité qui a permis au Breton de se ressourcer. Car cette dignité avait été sérieusement mise à mal, notamment pendant la guerre. Il existait auparavant une honte d'être breton, en particulier parmi ces ouvriers de la ville que les autres qualifiaient de « ploucs »...

Mais la collaboration d'un petit nombre de Bretons pendant l'Occupation – la Brezen Perrot comptait 80 personnes – a terriblement et durablement nuit à la cause bretonne...

Tout cela s'est beaucoup estompé aujourd'hui, mais un reliquat se retrouve, par exemple, dans le débat récurrent sur la Bretagne à quatre ou cinq départements... C'est un reliquat d'une situation héritée de Vichy. D'un trait de plume, un vieux maréchal sénile a amputé la Bretagne pour punir une poignée de jeunes Bretons nationalistes égarés dans un chemin dangereux...

Curieusement, cette division de la Bretagne a ensuite été conservée, parce qu'elle arrangeait bien un certain nombre de barons, de droite puis de gauche, qui ont ainsi pu se tailler des fiefs bien dessinés et confortables...

Mais à continuer de refuser ainsi volontairement d'écouter et de comprendre ce que veut et dit le peuple breton, ne risque-t-on pas d'exposer le pays à des révoltes violentes ? C'est ce qui m'inquiète aujourd'hui...

Pourquoi continuer à s'opposer à ce que veulent la majorité des Bretons de Bretagne et de Loire-Atlantique ? Pourquoi des gens qui n'ont rien à y voir viennent-ils y mettre leur grain de sel et contrarier la marche des choses, et surtout celle de l'histoire ? »

■ **Bernard Le Nail, interviewé dans nos colonnes peu avant son décès hélas si prématuré, nous disait en substance que si la Bretagne a été historiquement une terre de départ, elle a été aussi une terre d'accueil permanent, et un vrai « melting-pot »... L'identité bretonne est-elle ouverte par nature ?**

« Oui, sans doute ! Mais il faudrait probablement nuancer... La Bretagne est plutôt une terre d'accueil, mais avec cette nuance que les pays accueillent plus facilement quand leur situation est assez prospère.

On l'a vu dernièrement en Bretagne pour l'accueil des Anglais. Beaucoup d'Anglais ont choisi de venir s'installer en Bretagne, et ont pu le faire sans rencontrer de problèmes. Puis, certains Bretons ont un peu regimbé face à l'augmentation du prix des maisons...

Mais globalement les Bretons sont accueillants. Par vieille tradition paysanne, on vous ouvre quand vous frappez à la porte, et vous fait entrer. Quand on arrivait autrefois dans un village et qu'on frappait à la porte, on vous disait de venir vous asseoir un moment, et on sortait le pain, le vin, les crêpes, le beurre...

Et à travers l'histoire, il y a effectivement eu une immigration importante en Bretagne. Des études précises ont été menées par des groupes universitaires. Mais ne l'ayant pas étudiée, je n'en parle pas...

Les étrangers sont bien accueillis en Bretagne, à condition bien sûr qu'il n'y ait pas en retour des attitudes négatives.

Il y a sur le marché de Rostrenen, et de Gourin, un marchand africain qui porte le chapeau breton et parle très bien le breton. Il est parfaitement accueilli par tout le monde...

Et quand un groupuscule qui s'est nommé « Breiz Atao » a attaqué sur internet – à partir d'un site courageusement hébergé à Houston aux USA – les deux Bretons noirs de peau et militants culturels qui ont gagné le championnat des sonneurs de binou et bombarde de Gourin, cette réaction raciste groupusculaire a suscité un tollé général... »

■ **Comment expliquez-vous que les Bretons de la diaspora conservent si souvent et à ce point le souvenir, la nostalgie de leur pays, l'attachement à leurs racines ?**

« C'était au début une quasi-nécessité, quand les émigrés bretons parlaient mal le français ou les langues des pays où ils arrivaient. Il leur était naturel et bien agréable de se retrouver entre eux, s'entraider dans leur insertion, leurs démarches... C'est vrai partout pour tous les immigrés.

Ceci dit, les Bretons ont été particulièrement dynamiques dans la création d'associations bretonnes à Paris et à l'étranger.

Il faut comprendre que la Bretagne constitue en France, non pas un Etat, mais une nation, tout comme les Basques forment une nation. D'autres régions françaises, comme l'Alsace, la Savoie ont des particularismes, mais pas ce sentiment d'identité nationale qu'ont les Bretons. »

■ **Quelle Bretagne voyez-vous se dessiner pour demain ?**

« Elle a beaucoup d'atouts, et « s'en sortira » comme on dit...

Ce ne sera sans doute pas facile, pour personne. Son avenir est européen, mais quand on a dit cela se pose la question : « Quelle Europe ? »

On nous a construit une Europe financière, manœuvrière, parcourue par des égoïsmes et des replis sur soi... Ce n'est pas la solution d'avenir. Et pourtant l'avenir est dans l'Europe.

Je me sens fédéraliste, sans appartenir à un parti, et en quelque sorte girondin pour me référer à un mouvement du début de la République, et par opposition à ces Jacobins qui ont conquis la France par des actes de violence. Ce faisant, ils n'ont pas créé un sentiment de collectivité, mais de domination...

Le fédéralisme que j'envisage, c'est finalement ce que l'on a appelé d'un nom barbare : la subsidiarité. Mais une subsidiarité qui s'applique systématiquement, à tous les niveaux, chacun de ceux-ci déterminant son avenir, étant en mesure de prendre les décisions qui le concernent directement.

Il faut donner corps à la Région Bretagne, lui donner ses responsabilités, afin qu'elle détermine ensuite les structures à mettre en place pour son avenir. Ce n'est pas aux voisins de venir lui dire comment elle doit fonctionner. L'on est évidemment là bien loin du jacobinisme et du centralisme actuels... »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)